Sirène ou l'avenir de l'humanité

UNE PIÈCE INÉDITE D'ADÈLE GASCUEL • EXTRAITS

Personnages :

Opéra, devenant K-Way, puis personne-crocodile

Léo, devenant Camille, personne-papillon

Wilfried, devenant homme-loutre

Le psychologue, Gérald, devenant homme-abeille

Ariel, femme-cabillaud

SCÈNE 1 - REFAIRE LE MONDE

Année 2024.

Un hangar, pas loin de la mer. C'est un lieu qui a été abandonné, et partiellement réaménagé. Opéra, Wilfried et Léo sont trois activistes militant.e.s d'une vingtaine d'années, qui appartiennent à la Communauté du Compost. Ils vont chacun et chacune à un endroit différent

du hangar et s'adressent à la tôle, à la terre, à ce qui reste dans les ruines.

Opéra. – Chéri, promis on va faire la réparation.

Wilfried. – Merci d'être là, base nautique.

Léo émet un bruit de mouette.

Temps.

Léo. – On est le combien ?

Opéra. – 28 juin (ou date du jour).

Temps.

Léo. – Je ne sais pas. Je me refais le tour – je. Ces derniers temps ont été tellement – . On croit qu'on a atteint le fond et en fait – Mais c'est comme si – comme si de rien n'était ou – c'est moi ?

Je veux dire, le monde est en train de – il s'en prend quand même plein la gueule, non ? Alors on dit état d'urgence c'est ça ? Mais – je sais pas, l'urgence c'est – s'il y a un feu par exemple, tu restes pas plantée là à te convaincre que non non non, il y a pas vraiment le feu, enfin peut-être quand même un peu mais on va plutôt rajouter des chiffons entre le sol et la porte et condamner les fenêtres et essayer de couler une dalle de béton entre l'incendie et la maison, non ? S'il y a urgence, on se casse de la maison, non ? On prend les deux-trois trucs un peu précieux genre la sécurité sociale si on veut mais on se casse, non ? Non mais parce que là j'ai l'impression – c'est peut-être que moi, hein, mais j'ai l'impression – qu'on nous dit « faites gaffe à l'incendie » et que – ben qu'on continue, surtout le – comme si de rien – non ? Et y a papa, « mais non t'inquiète, j'ai mis quelques chiffons sous le pas de la porte, tu peux manger ta soupe tranquille ma chérie ». Et t'as intérêt

« S'il y a urgence, on se casse
de la maison, non ? »

à être contente de manger la soupe dégueulasse, parce que si tu ne manges pas ta soupe c'est direct au lit et on n'en parle plus ! Et surtout, surtout si tu ouvres la bouche, c'est tout le monde au lit, et pas de soupe pendant trois mois ! Mais euh, et – et l'incendie ? Non ?

Ça se rétrécit, non ? Ou c'est – ? Et on a beau – ça change rien, non ? Tout, nous là, la Communauté ?

Il faut à un moment donné – je veux dire stop, stop ça suffit on arrête, juste on arrête les – les – les. À un moment donné – faut lâcher, non ?

Tout lâcher, juste – . La solution qu'a essayé Wilfried à la dernière assemblée, le suicide collectif, voilà c'est tout, c'est le plus efficace on veut –

Wilfried. – (rassurant) Léo, attends, c'est pas tout à fait ce que j'ai dit.

Léo. – Si on va au bout de la logique du compost qu'on s'est fixée ensemble, si l'idée c'est de réduire vraiment notre empreinte écologique, alors –

Opéra. – Wilfried a parlé à la dernière réunion d'une réduction volontaire de population, pas d'un suicide généralisé. Et de toute façon, pas pas développement durable. On ne peut pas se tuer, et ne pas réfléchir à la suite. À ce qui se passera même avec nos corps.

Léo. – Ça se composte un corps Opéra. On pourra faire pousser des forêts entières avec tous les corps de la Communauté, ce sera un patrimoine protégé. Le patrimoine de la Communauté du Compost. Il y aura des pins, des baobabs, des érables, j'en sais rien, des palmiers sur des centaines de kilomètres qui survivent aux 50 degrés, et nous – toi Opéra, toi Wilfried, moi, on sera la forêt. Il y aura de nouveaux rituels pour –

Opéra. – Je me suis renseignée. On n'est pas compostables. C'est fini. On est pleins de plastique, d'antibiotiques. C'est d'ailleurs un problème pour les cimetières actuellement, qui se remplissent, mais qui ne se vident pas.

Léo. – Mais c'est déjà ça, déjà ça de pas consommé. On arrête. On donne de la place.

Wilfried. – Léo si la Communauté du Compost disparaît –

Léo. – On est comme les grillons que les enfants enferment dans un bocal et qui se font couper les pattes les uns après les autres – je sais pas –

il faut peut-être reprendre les bonnes vieilles méthodes de papa, on prend les mille – non, disons les dix – allez, les cent mille personnes les plus riches de la planète, et on les fusille.

Opéra. – Pour les cimetières merci.

Wilfried. – Léo, le massacre, ça a déjà été essayé plein de fois. Ça ne marche pas. Ils repoussent. Ils repoussent tout le temps.

Léo. – Justement, si on institue la répétition.

Tous les cinq ans, on

Wilfried. – Ils vont t

Léo. – Quoi ?

Wilfried. – Les gars

les cinq ans pour ne

Léo. – Les filles aus

Wilfried. – Quoi ?

Léo. – Les filles.

Wilfried. – Euh o

Léo. – Alors il fa

d'élimination. Un

et hop, si c'est le g

personnes les plu

Wilfried. – Ça fa

Opéra. – (se lè

méditative) Ça s

Léo. – « Un jou

Wilfried. – Niv

Opéra est bloqu
de plastique.

Opéra. – On
des vieux mo
néo-arrivants
Ou pour con
Joyeuse
Une stèle c
grand-mère
On peut to
Plus tard,
enfants, ils
on va au co
Je fleurirai
mon corp
Ou je me
véritables
Je me fe
amis qu
coque d
ce que r
(devena
parasol
Enfant
gourde
et le l
enfant

K-Way. - C'est de la fake news.
Wilfried. - Attendez ! Écoutez. C'est pas un ultrason.

Iels écoutent.

K-Way. - Si.
Wilfried. - Non.

Iels écoutent. Wilfried se lève. Ariel arrête de chanter.

K-Way. - J'ai l'impression que c'est parti.

Wilfried court se planter devant Ariel.

Année 2424.

Wilfried essaie de parler. C'est un coup de foudre.

Ariel. - Oui ?

Il essaie encore. Plusieurs fois. Il finit par articuler une chose incompréhensible.

Wilfried. - Vœafknavpojnvodfskcsqs.

Ariel. - Pardon ?

Wilfried. - Npvdffjhoeg. Klnbvapitb. Aekv.

Ariel. - Je vous plais.

Wilfried. - C'est ça.

Je -

je n'arrivais plus à -

Ariel. - J'ai vu. Je connais.

Wilfried. - Que - quoi ?

Ariel. - Je fais cet effet-là, sur certaines personnes. D'autres s'enfuient en courant, au choix.

Wilfried. - Ah.

Ariel. - Ne vous inquiétez pas, la plupart des gens sont indifférents, comme souvent.

Wilfried. - Je. Vous êtes - vous êtes très beau - belle.

Ariel. - Ariel, enchantée.

Wilfried. - Ariel.

Ariel. - Et vous ?

Wilfried. - Ariel.

Ariel. - Vous.

Wilfried. - Moi. (Il cherche.) Wilfried. Wilfried.

Ariel. - Wilfried, c'est mignon.
Wilfried. - C'est - quoi ? Non. Wilfried. Volonté, protection. Ascendant poisson.

Il tend doucement la main vers la queue de poisson, hypnotisé.

Ariel. - (rit et évite de le toucher) Ouh là tu es direct, toi ! T'as pas peur des fonds marins ?

Wilfried. - Je - quoi ?

Ariel. - Laisse tomber. Tu es embauché.

Wilfried. - De - pour quoi ?

Ariel. - Pour me visiter, Wilfried.

Wilfried. - Comment ?

Ariel. - (rit) J'habite ici, dans cette cabane.

donne directement sur le bord de mer. C'est

baie aux doigts d'argent.

Wilfried. - Où - quoi ?

Ariel. - Tu entendras l'appel. Des

Wilfried, il faut que je me trempe. A bientôt.

Wilfried. - Attends !

Ariel. - Quoi ?

Wilfried. - On est où, là ?

Ariel. - Même endroit, 2424.

Wilfried. - 2424 ? 2424, l'année ??

Ariel. - Mmmh laisse tomber, ça tu

l'oublier. Salut belle bête.

Wilfried. - Quoi ?

Elle sort.

Enchanté...

[...]

SCÈNE 4 - LA GREFFE

Année 2118, Bureau des greffes et des métamorphoses.

Psychologue. - Année 2118, Bureau des greffes et des métamorphoses, N° 125, avancez s'il vous plaît.

Camille s'installe.

Bonjour.

Camille. - Bonjour.

Psychologue. - Vous êtes ?

Camille. - Camille.

Psychologue. - Lieu de résidence ?

Camille. - Itinérant. Je suis née en Amérique

du Nord, mais je suis la migration de mon

animal.

Psychologue. - Vous vivez en symbiose avec

un animal ?

Camille. - Oui.

Psychologue. - (notant sur son carnet) « Personne

symb », très bien... Votre année de naissance ?

Camille. - 2103.

Psychologue. - Vous avez donc...

Camille. - 15 ans.

Psychologue. - 15 ans, très bien. Combien de

parents ?

Camille. - Huit. Sept humains, et une espèce

animale parraine.

Psychologue. - Et votre symbiote, c'est... ?

Camille. - Le papillon monarque.

Psychologue. - Comment ça se passe ?

Camille. - De mon côté, ça va.

Psychologue. - Et du sien ?

Camille. - C'est plus difficile. Les scientifiques

ne sont pas confiants.

Psychologue. - C'est-à-dire ?

Camille. - La population des monarques s'est

vraiment effondrée depuis 2080, à cause de la

dégradation de tous les lieux qu'ils habitaient

pendant leur migration. Déserts, pollution...

Dans le meilleur des scénarios, ils peuvent en

avoir pour trois, cinq ans.

Psychologue. - Ça doit être difficile pour vous

Camille.

Camille. - Ça va.

Psychologue. - Mh. Alors. Je vois que vous

êtes ici pour une greffe de barbe avec trompe.

Parlez-moi un peu de ce projet.

Camille. - Je porte le patrimoine génétique

du papillon depuis ma naissance. Ça fait partie

de moi. La première personne porteuse de

l'ADN du papillon est morte il y a deux ans,

après m'avoir transmis tout ce qu'elle savait du

papillon monarque, de son mode de vie, de son

habitat, de ses tactiques de regroupement, de

reproduction, de déplacement. Et puis forcé-

[...]

SCÈNE 4 - LA GREFFE

Année 2118, Bureau des greffes et des métamorphoses.

Psychologue. - Année 2118, Bureau des greffes et des métamorphoses, N° 125, avancez s'il vous plaît.

Camille s'installe.

Bonjour.

Camille. - Bonjour.

Psychologue. - Vous êtes ?

Camille. - Camille.

Psychologue. - Lieu de résidence ?

Camille. - Itinérant. Je suis née en Amérique du Nord, mais je suis la migration de mon animal.

Psychologue. - Vous vivez en symbiose avec un animal ?

Camille. - Oui.

Psychologue. - (notant sur son carnet) « Personne symb », très bien... Votre année de naissance ?

Camille. - 2103.

Psychologue. - Vous avez donc...

Camille. - 15 ans.

Psychologue. - 15 ans, très bien. Combien de parents ?

Camille. - Huit. Sept humains, et une espèce animale parraine.

Psychologue. - Et votre symbiote, c'est... ?

Camille. - Le papillon monarque.

Psychologue. - Comment ça se passe ?

Camille. - De mon côté, ça va.

Psychologue. - Et du sien ?

Camille. - C'est plus difficile. Les scientifiques ne sont pas confiants.

Psychologue. - C'est-à-dire ?

Camille. - La population des monarques s'est vraiment effondrée depuis 2080, à cause de la

dégradation de tous les lieux qu'ils habitaient pendant leur migration. Déserts, pollution...

Dans le meilleur des scénarios, ils peuvent en avoir pour trois, cinq ans.

Psychologue. - Ça doit être difficile pour vous Camille.

Camille. - Ça va.

Psychologue. - Mh. Alors. Je vois que vous êtes ici pour une greffe de barbe avec trompe.

Parlez-moi un peu de ce projet.

Camille. - Je porte le patrimoine génétique du papillon depuis ma naissance. Ça fait partie

de moi. La première personne porteuse de l'ADN du papillon est morte il y a deux ans,

après m'avoir transmis tout ce qu'elle savait du papillon monarque, de son mode de vie, de son

habitat, de ses tactiques de regroupement, de

reproduction, de déplacement. Et puis forcé-

ment comme c'est - enfin j'ai plein de sensations liées à -
Le monarque est en train de disparaître, et -

Elle pleure.

Psychologue. - Vous voulez un mouchoir ?

Camille. - Non. Je suis allergique.

Temps.

Psychologue. - Camille, ma crainte, c'est que vous fassiez cette opération par empathie. Pour préserver l'animal qui va disparaître. Mais cet animal partira, et après, il ne restera que vous.

Et si vous avez fait ça pour l'autre, l'autre ne sera plus là pour vous remercier, pour partager des sensations communes avec vous. Vous serez seule avec votre greffe. Alors c'est à vous, avant tout, que vous devez penser.

Camille. - C'est pour moi que je fais ça.

Psychologue. - Vous avez conscience que cette opération est irréversible ?

Camille. - Oui.

« Vous savez qu'en gagnant des facultés papillon, vous allez perdre des facultés humaines... »

Psychologue. - Et si vous ne vous aimiez pas, après ?

Camille. - Je n'ai jamais aimé mon menton. Et avoir une trompe ça me - souvent, je tends le menton vers les fleurs, ça - ça me monte au visage mais il me manque - le toucher de l'odeur, vous voyez ?

Psychologue. - Vous savez qu'en gagnant des facultés papillon, vous allez perdre des facultés humaines, et notamment des capacités d'intégration sociale ?

Camille. - J'ai plusieurs amis déjà greffés et ça se passe très bien. Mon ami Victor, dont je suis très proche, s'est fait greffer une bouche suceuse. C'est une mouche diptère - enfin, classique, quoi.

Psychologue. - Et cette trompe au menton, ce serait peut-être une jolie manière de vous

*Elle s'avance.
On se regarde.
Ça dure un temps.*

Tout le monde me regarde le mardi. Tout le monde.
Me regarde avec le coin de l'œil comme si discret mais en fait pas du tout.

Le mardi c'est le jour que je passe là-bas à lui rendre service à lui faire son ménage sa lessive. Son repassage.

Lui assis dans le fauteuil à donner des ordres en soulevant ses pieds.

Il dit Aucun effort le toubib il m'a dit Faites tout doux alors hein.

Il dit C'est comme ça. Je suis vieux. Voilà.
Il surveille. Il pointe du doigt. Il a l'œil à tout.
Il dit Où est-ce que tu as appris à balayer ?

Il ne dit presque rien. Il reste là sans moufter et je ne sais pas ce qu'il pense.

Je parle toute seule. Je pose des questions qui restent en l'air suspendues.

Le mardi c'est dit je passe la journée là-bas à faire ceci cela la poussière et tout. Je secoue la nappe je change les draps. Je vide la poubelle.

Je passe le chiffon. J'aère aussi.

Je m'active devant lui autour de lui à ses pieds et il ne bouge pas il ne m'aide pas. Je suis chez lui telle quelle désormais et je me demande ce qu'il pense.

Je suis comme à l'habitude je suis habillée comme ça comme à l'habitude pas tout de même mettre un tablier faire la soubrette déjà que.

Il dit Tu fais encore ta petite bonne femme il dit ça mais il ne le dit pas. Ça cingle même. Régulier il le dit ça. C'est sa ritournelle on pourrait dire.

Il reste assis dans sa robe de chambre que c'est pas croyable depuis le temps combien de temps il l'a il ne me lâche pas des yeux.

Je pourrais lui dire Ne reste pas là à m'observer va donc te laver mais je ne le dis pas je demande Tu as passé une bonne semaine ?
Le mardi oui chaque semaine sans exception je suis là je viens là je suis organisée pour.

Pas de longtemps ça. Quelques mois à peine.

Depuis que maman a passé et que seul il est.

A ne rien vouloir faire. A ne rien savoir faire. A dire C'est elle qui faisait ça. Qui s'occupait de.

N'a jamais rien fait oui commandant qu'il était en ce temps-là de tout temps tant qu'elle était encore là.

Alors là évidemment désemparé il est.

Comment faire autrement ? Personne d'autre à part moi il a et moi ma vie elle est ailleurs dans cette ville à quelque distance qu'il faut pour venir prendre le train. Les voisines bien sûr mais bon pas facile facile son caractère plutôt ours alors.

Bien obligée.

Comment faire autrement.

Tout de même pas le laisser s'oublier sans manger ni boire et la crasse le négligé qui s'installent.

Chaque mardi je vais là-bas au premier train la journée et puis le soir dans l'autre sens. Impossible davantage. Ma vie à moi.

Une journée grappillée au reste et voilà.

Je le réveille petit-déjeuner et volets à ouvrir j'ai la clef j'entre sans trop de bruit parfois il est encore au lit et je l'entends dire Qu'est-ce que c'est qu'est-ce que vous désirez comme si il ne me reconnaissait pas du tout parfois déjà il est debout et il me regarde entrer. Il est dans son fauteuil il me regarde venir.

Il me regarde chaque fois comme si c'était la première fois. Il me regarde pareil de son regard Mon Dieu qu'est-ce que c'est que ça ?

Ne dit pas Bonjour ou bien Comment ça va aujourd'hui non. Dit des yeux Comment est-ce possible ?

Ne s'habitue pas.

Ça marche pas exactement comme tu as pu te dire que ça marchait. C'est même assez différent. Comment je sais que ce que tu penses est différent de la réalité alors que j'ai même pas encore dit de quoi j'allais parler ?

Parce que tu te goures, c'est tout.

Parce que...

Déjà... tout est vachement très, très différent de ce que moi-même je pense. Alors que... je veux dire... je SUIS « moi-même », tu vois ?

Donc te fais pas d'idées, c'est tout. C'est mieux. C'est tout.

Et ça commence comme ça. Pour moi, pour « elle » ça se passe comme ça. Tu rentres un soir, tu t'assois, tu prends une grande inspiration et puis tu commences à projeter des diapos de ta vie avec ta rétine sur le mur blanc d'en face. Ça dure un quart de seconde, hein. C'est pas l'ouverture de Cannes, t'emballe pas.

Puis tu dis...

Y a un tas de variantes en fait, mais l'idée c'est un truc du genre : ah... OK, merde... je suis une meuf je crois... je suis une trans je crois...

OU

« j'arrête »

OU

« mais qu'est-ce que j'ai foutu... »

Évidemment y a des nuances, c'est tout un tas d'intuitions au fil du temps, d'envies de velours et de douceur, de te faire culbuter par le garagiste alors que t'as même pas de voiture... Mais en substance... c'est ça... un peu comme quand t'es persuadée d'avoir laissé le gaz allumé et que tu peux pas aller vérifier. Là, le gaz, il fuit depuis quinze ans, vingt ans et ça va péter... c'est l'heure d'implorer et crois-moi c'est graphique... on y reviendra...

C'est pas la phrase qui compte, c'est l'idée. C'est jamais la phrase, c'est l'instant, c'est la sensation qui compte, c'est pour ça que personne ne se

comprend. On cherche par des mots à retranscrire des sensations. Une sensation c'est l'inverse d'un mot, ça n'a pas de son propre, ça ne résonne qu'à l'intérieur d'un réceptacle clôt, c'est dans l'alcôve de ton corps, celle où personne ne peut entrer sans se cogner.

Toi t'es là et tu hurles tes sensations et les autres disent : pardon, vous avez dit travelo ? J'ai pas entendu.

Y a deux types de personnes au monde qui vont t'accepter ou te comprendre (et, désolée, tu n'en fais pas partie, n'oublie pas que tu te détestes) :

1. Ceux qui t'aiment, qui t'aiment vraiment, hein, pas ceux qui ont assez d'indulgence pour ne pas te détruire, c'est pas ça l'amour... Et...
2. Ceux qui vivent la même chose.

C'est un cercle super, super, très restreint, prends des notes. Le reste du monde se partage juste entre ceux qui vont essayer de te détruire et ceux qui s'en foutent. Ce sont globalement les mêmes, mais ceux qui s'en foutent ont au moins l'élégance de la passivité. Les autres... on y reviendra. Alors...

« J'arrête. » Tu t'assois.

Tu prends une grande inspiration.

C'est comme se mettre une balle dans la tête. Tu arrêtes. Tu t'arrêtes. Tu te stoppes net dans l'élan de la vie. T'étais peut-être en train de courir vers une fille, peut-être que t'allais faire un grand pas dans ta carrière mais t'iras pas plus loin, tu iras pas là où tu allais.

Et si tu crois qu'à cet instant rien ne va foncièrement changer, que c'est pas si dingue, qu'il n'y a pas de raison que tout soit déglingué, annihilé, bousillé. T'es conne.

Tu viens de marcher sur une mine et si j'ai un conseil : ne recule pas. Pour l'instant active-toi. Si tu veux recalculer ton espérance de vie, tu fais comme pour les chiens, et tu divises par 5 ou 6. Y a urgence, tu te dépêches de vivre, même en désordre, même à l'envers, tu peux tout être, tu dois tout être.

Bien sûr... Ils sont tout un tas dehors, qui t'attendent avec des torches et des fourches, et tu peux tout être dans cette société, mais pas un travelo. Là, tu joues ta vie...

J'ai dit : tu peux tout être ?

Rapides et furieuses – Hélène Jacquél / Romain Nicolas

LA POULE CONTEUSE —

Ok. Imaginez : Nous sommes au dessus du Haut-Jura, après Lons, après la Côte de l'Heuté, après Champagnole, Bourg Saint-Sirod, La Billaude, le Pic de l'Aigle, et s'étalagent les forêts de sapins du Joux-Devant et du Mont Noir qui se déploient comme une carte IGN géante et toute froissée. C'est en mars. Le Joran s'engouffre dans le fond des vallées, refroidis tout Chaux les Crotenay et transporte une douce odeur de Morbier. Les nuages étendent leur ombre très vite dans les pentes comme si qu'on avait renversé une tasse de café géante sur l'ensemble cartographique. Les lacs défilent tricolores et, en tout petit, une camionnette de type Citroën C15 serpente sur la route serpenteuse à 150 sans klaxonner dans les virages. Les bas côtés enneigés. Passant l'envers du pic des Trois Commères la C15 manque de tomber dans le vide à plusieurs reprises. Dans l'estafette fuyant Morez direction la Suisse à toute allure, trois meufs, un bébé, et plusieurs milliers de cris de poules.

LE CHŒUR DES POULES — Cris de poules cris de poules cris de poules !

LA POULE CONTEUSE — Je suis la poule conteuse ! Entassée à l'arrière de la C15 avec toutes les autres poules ! J'entends les pneus crisser et nous les poules qu'on dit :

LE CHŒUR DES POULES — Y fait noir ! Y fait noir ! Y fait noir !

FERREOLINE — VOS GUEULES !

LA POULE PONDEUSE — Elle c'est Mamie Ferréoline, la femme du maître poulie, le supervieux qui possède l'exploitation. Le supervieux. L'exploiteur de poules pondeuses.

LE CHŒUR DES POULES — Y fait noir y fait noir !

LA POULE CONTEUSE — Avec elle dans la C15 : Etiennette, leur fille et Michon la stagiste qui tient dans ses bras Jacquemard, le fils d'Etiennette. Et aujourd'hui, qu'elles s'enfuient de l'exploitation après avoir chapardé le milier de poules pondeuse de leur biteux de mari slash père slash grand père slash contremaître slash patron direction la Suisse pour fonder leur propre exploitation de poules pondeuses ! Elles fuient donc leur ancienne entreprise qui se situait... à Morez !

LE CHŒUR DES POULES — Moré Moré Moré !

LA POULE CONTEUSE — Et alors

LE CHŒUR DES POULES — Toujours Moré !

LA POULE CONTEUSE — L'air sent le pneu cramé

LE CHŒUR DES POULES — Sapins sapins sapins

LA POULE CONTEUSE — Les regards déterminés à tout reconstruire.

LE CHŒUR DES POULES — Bébés bébés

LA POULE CONTEUSE —Les poules-sardines piaillent

LE CHŒUR DES POULES —« mama mama mama »

ETIENNETTE — Klaxonne dans les virages !

FERREOLINE —Me dis pas comment conduire !

LA POULE CONTEUSE — L'Empire du supervieux, leur patron, s'apprête à s'effondrer !

LE CHŒUR DES POULES — « Mama mama mama » stress stress !

ETIENNETTE — Elles vont fonder leur nouvelle entreprise à elles seules !

MICHON — Pourquoi qu'on a pas tué l'vieux plutôt que de se barrer avec les poules ?

FERREOLINE — Ta gueule Michon !

ETIENNETTE —Qu'on vient de partir c'est pas le moment de douter !

FERREOLINE —Si on le crève tous ses gardes vont nous pourchasser

ETIENNETTE —Sans parler des autres exploitation de la région qui vont nous truster !

LE CHŒUR DE POULES —beaucoup bébés beaucoup cris

FERRÉOLINE —Alors faut quitter Morez

LE CHŒUR DE POULES —Pamoré pamoré pamoré

MICHON — On fonce en Suisse !

ETIENNETTE —Qu'on oublie l'supervieux.

MICHON —Qu'on s'libère ! Qu'on travaillera plus jamais !

FERRÉOLINE —On monte une nouvelle société d'exploitation des poules pondeuses !

LE CHŒUR DES POULES —Petites maisons petites maisons

MICHON —Que ça serait une société de recyclage de vieilles poules pondeuses

ETIENNETTE —Qu'on sauve de l'abbattage parce qu'elles ne sont plus efficaces productionnellement parlant

LE CHŒUR DES POULES — production production

FERRÉOLINE — «ECOPOULE». Livraison à domicile de poules orphelines

ETIENNETTE — Ça mange les déchets pis ça pond encore alors c'est simultanément écologique et local

FERRÉOLINE — Pis ça fait diminuer la souffrance animale dans le monde

MICHON — Et puis après avoir inondé la Suisse de poules jurassiennes rescapées, on pourra ouvrir une filiale : ECOPOULE TIERS-MONDE. Pour faire diminuer la souffrance de la faim dans le monde en même temps que la souffrance animale

ETIENNETTE — «Une poule achetée, une poule offerte à un enfant qui meurt de la faim dans un pays où les enfants meurent de la faim»

LE CHŒUR DES POULES —stress stress

FERRÉOLINE — Non mais attendez, qu'on a pas les moyens d'offrir des poules aux enfants qui meurent de faim, vous imaginez les coûts du fret ?

MICHON —C'est une stratégie, Ferréoline, du branding ça s'appelle, que c'est de raconter des histoires pour faire acheter des poules aux gens.

La Bouche pleine de feu - Mathilde Soulheban

J'ai des aphtes parce que la nuit je crache du feu.

Je joue le dieu de la destruction, je respire de l'air brûlant et des fumées.

J'ai toujours un gros aphte là, à la racine de la gencive. La joue s'attache à la mâchoire par l'intérieur à cet endroit, c'est de la chair molle sur des muscles puissants, les muscles de la

jeu. Tout là tout au fond j'ai tout le temps des aphtes.

C'est mauvais pour la voix mais là ça va, je me réveille.

Avant la représentation je prends un plâtre pour l'estomac et après je me brosse les dents parce que les liquides inflammables sont corrosifs et m'abîmeraient la gorge, l'estomac, les gencives et les dents si je ne faisais pas attention.

Je bois de l'eau.

Dans ce spectacle, à part le dieu de la destruction, il y a le dieu secourable aux douleurs qui crache du feu, mais il ne le fait qu'une fois, alors que moi, c'est à chacune de mes apparitions que je dois faire des flammes, et il faut qu'elles soient importantes, surtout vers la fin.

Après je me couvre le visage et les mains de biafine, je bois de l'eau, je crache...

Les autres, dans les coulisses je veux dire, les autres ne m'approchent pas.

Une fois j'ai avalé la gorgée de kerdane que je devais cracher et j'ai dû dire à mon responsable : je n'arriverai pas à me faire vomir, emmène-moi à l'hôpital, je paye moi, tu n'as pas à payer parce que c'est moi, j'ai avalé de travers alors que c'est du poison le kerdane. Il m'a emmené. C'était comme si j'allais mourir, et je ne ressentais rien de particulier, j'avais la mort patiente, par contre lui ça avait l'air de lui crever le foie de m'emmener à l'hôpital.

On m'a fait un lavage d'estomac et je me suis bien remis.

Nous en sommes déjà à la nuit qui tombe ? Il faut que je me prépare. Après je vais y aller. Je prépare mes affaires et le reste du costume est là-bas.

C'est sur le plus gros bras du fleuve que la barge où se déroule le spectacle descend. En plein air et sur l'eau, avec un bar qui vend de l'alcool et un repas. Même si le spectacle ne les intéresse pas, ceux qui ont payé peuvent regarder l'eau, le ciel, ou les autres spectateurs, aller boire un verre entre eux.

Sauter dans l'eau depuis la barge est interdit, il y a eu des accidents et l'eau, miroitant des néons et des flammes, n'a pas l'air d'une eau où nous pourrions nous baigner. On dirait une eau faite d'autre chose que de l'eau. Une eau qui doit être lapée par des êtres immenses.

Le spectacle commence par le grand barattage du cosmos.

À ce moment-là je ne suis qu'un jeune dieu parmi tous les autres qui se battent contre les dieux renégats et les monstres.

C'est à celui qui arrivera à tirer à lui un grand bâton matérialisé dans l'univers. Il servira de sceptre au moment de régner sur tous les autres. Pour le spectacle, c'est une barre de huit mètres de haut qui traverse la scène en diagonale et sur laquelle les danseurs grimpent et tournent.

Les monstres ont l'avantage, ils sont plus nombreux et n'ont pas de chef, ils veulent fracasser le sceptre et en prendre chacun un bout pour régner sur un cosmos lacéré.

Nous les dieux sommes mieux organisés cependant. Nous avons un dieu géant, une sorte de brute qui se tient à la base du sceptre, et nous grimpons sur ses épaules pour bondir et

nous battre en duel contre les monstres.

Les nouveaux costumes sont mieux aussi pour les monstres, ils sont plus terrifiants à mon avis et les ailes sont mieux attachées qu'avant, elles battent avec plus de violence, ça fait se lever la poussière de la scène et du monde tout autour.

Dans des brumes météoritiques, nous tenons un bout du bâton, nos ennemis l'autre, et à force de tirer dans un sens et dans l'autre, comme le lait devient du beurre, le cosmos devient le monde. Il se condense, et son changement brutal de pression précipite les monstres et les dieux en périphérie des choses. Parce qu'ils doivent les rattraper au vol, l'infra-monde et le sur-monde se matérialisent, en forme d'éther et de rosée. Des palais peints aux toiles de fond se déroulent en tombant.

Grigri malheureux accroché au bâton encastré au travers des trois mondes, je reste seul suspendu au milieu de la scène.

Je regarde ce qu'il se passe, je tourne ma tête à gauche, à droite, avec un bras je montre les étendues qui se sont créées. J'ouvre la bouche très grande et je claque les mâchoires pendant que le soliste en bas chante :

"On ne pourra pas achever ce monde, il reste trop de petit lait partout. Il se forme des océans, des rivières et de la neige, mais ça ne suffit pas. Ce monde ne va pas prendre, il ne va pas lever. Il va rester en flaques dans ses levains."

Là je pousse des cris, et mes cris enflamment le bâton immense qui servirait à ordonner le cosmos, tous les autres danseurs font semblant d'avoir peur.

C'est encore le début, alors les spectateurs ne s'attendent à rien, ils savent qu'il y aura des numéros de pyrotechnie mais l'histoire ils ne la saisissent pas bien : ils n'ont pas forcément lu le dépliant, souvent ce sont des touristes, ils finissent de manger lorsque le spectacle commence.

Les flammes ne sont pas importantes à ce moment-là. J'en fais quelques unes, mais tout le long de la barre qui me retient, ce sont des flammes artificielles, des rubans en plastique de deux mètres levés au rythme de la musique par une soufflerie. Je dois cracher en même temps qu'elle sinon les gouttelettes de kerdane me repartent dans les yeux.

Le bâton se consume lentement (il remonte dans les cintres), je tombe sur la scène.

Je suis le dieu oublié qui pleure dans l'incendie qui se propage, le dieu qui ne peut ni remonter au-dessus du monde ni s'enfoncer plus bas. Les rubans de flamme montent jusqu'à me cacher aux yeux des spectateurs.

"Des cendres volant dans l'éther naît tout ce qui vit : les animaux et les plantes, à peine nés sont consumés et de leurs cendres naissent à nouveau d'autres bêtes et d'autres fleurs,
Le Ventre La Nuit - Isabelle Gaspar

Femme 1 :

La lune est pleine. Je suis sortie du bain. Il fait presque jour sur la terrasse. La lune aveugle s'est prise pour un soleil. Je brûle. Elle m'illumine mais je me plisse, c'est l'eau du bain, je veux garder la nuit et sa cécité. J'ai transformé la baignoire en hammam. J'étais toute rouge. La peau se décolle avec le gant de crin. Il n'y a plus ton toucher, je n'en ai plus besoin. Tu m'appelles de Bruxelles il est plus de 2h.

Femme 1 : - C'est toi ?

Femme 2 : - Tu es où ?

Femme 1 : - Dehors.

Femme 2 : - Il fait bon ?

Femme 1 : - L'eau était chaude. Tu m'appelles- ?

Femme 2 : - Oui.

Elle pleure.

Tu m'en veux ?

Femme 1 : - J'ai envie de toi.

Femme 2 : - Tu me -

Femme 1 : - Ne dis pas.

Femme 2 : - Tu me manques. J'ai le ventre qui enfle.

Femme 1 :

Je raccroche. Je fais du thé. On est une autre nuit. Il est 4h. Je ne dors pas. Joint très serré. Tisane. De l'huile aussi. La lecture. Je ne lis plus ça attire les moustiques. Je ne dors pas. Si je dors je sais que tu vas me réveiller. Depuis Bruxelles, tu me réveillés toujours. Ce doit être le décalage horaire. J'ai vérifié, il n'y en a pas. Tu me réveillés au milieu de la nuit, à plusieurs reprises si je parviens à me rendormir. Par crainte, souvent, je ne me rendors pas.

Tu passes et
je me retire dans le bain
dans l'eau je me calme
la chaleur m'apaise.
Dans le lit j'ai froid. Je garde les chaussettes.

Tu es passée

PASSÉ

souvenir

Insomnie contre amnésie. Si je dors, je vais t'oublier.
Heureusement que tu me réveilles.

Je veux bien que tu t'insinues dans la nuit, le silence, le
sommeil, mais pas dans le bain. C'est déjà trop loin Bruxelles.

Pas assez

C'est bien.

Je suis dans l'eau. Je suis bien. Je n'ai pas regardé l'heure. Tu m'
as réveillée, évidemment, je m'étais endormie. Tu m'as
réveillée, en sueur, le souffle court et une montée de larmes. C'
est fou ce que les pleurs sont forts en alpinisme. Je dois avoir
les yeux toujours plus haut. Depuis ton absence, ils sont
toujours plus hauts et plus remplis.

Je me réveille parce que ma peau te crie.

Au téléphone, l'autre jour, j'ai essayé de t'en parler.

Femme 1 : - Je fais de l'eczéma.

Femme 2 : - Où ?

Femme 1 : - Sur la nuque, les cuisses, l'aîne, le ventre et la
poitrine.

Femme 2 : - Arrête les bains. La chaleur, ça empire.

Femme 1 : - Ça gratte. Je brûle.

Femme 2 : - Moi aussi. J'ai froid. Alors, je pense à toi et je -

Femme 1 : - Arrête.

Femme 1 :

Mais je ne t'ai pas dit que ma peau m'empêchait d'être touchée
par d'autres. Même par moi. Je ne me touche plus. Ça gratte. Ça
brûle. Ça s'est étendu sur le pubis. Entre les cuisses. Là où tu
passais ta main. Tu la passais partout. Je ne me touche plus. Je
ne vois personne qui pourrait me toucher. Les larmes et la peau
qui s'érafle : des barrières de sécurité. Je ne veux pas oublier.
Mon corps ne veut que toi.

*

Tu as déchiffré mes tendons. Tu as lu sur la ligne des plis, des
rides, des fossettes aux joues et au menton. Tu as écrit des
signes, et décrit mot pour mot, par tes baisers, les contours de
mon corps dont tu chantais le blason. J'ai eu chaud. Et tu as
épicé encore la chaleur, le plat composé de mes paumes
ouvertes et de la peau offerte aux rires, à la vapeur grisante du
souffle et du désir, l'épiderme cuit sous la caresse et le regard.

Et tu passes

on te retire

je traîne

dans tes pas

je laisse m'engloutir

peu à peu

le souvenir et la nuit

*

J'ai réfléchi. Tu sais. À mon droit sur ton corps. Je ne l'ai pas. J'ai
juste l'habitude et le plaisir. J'ai appris. Depuis des mois, j'ai

appris. Et maintenant, il me faut désapprendre. Et apprendre que ce que j'ai senti te retient, te ranime. Apprendre à vivre avec cette déchirure. En me disant que ce n'est pas grave, que tu seras là, en vie, heureuse sûrement. Et que cette déchirure est moins grande que celle que tu créais avant dans mon ventre, quand tu fendais mon être dans un schisme magique, pulsionnel, passionnel, vivant. Dans l'étreinte.

*

J'ai déchiré tes yeux. Involontairement. Je faisais un dessin. Un croquis de toi. Je te gobais du stylo, enfin ta photo mentale, mémorielle, ton image dans ma tête. Je transférais sur le papier. Une lithographie d'amour. Le crayon a fait un trait dans tes yeux qui n'était pas la bonne flamme et j'ai gommé trop fort.

*

Femme 2 :

Je veux que l'on soit trois. Je me regarde dans la glace et je sais qu'avec toi mon ventre sera éternellement creux. Je me cambre, un peu. Je pivote le bassin et je me gonfle du nombril. J'imagine. Face au miroir j'invente tes mains qui se caleraient de part et d'autre de mon dos sur cette vie en ballon dans mon corps. Tu poserais ton menton sur mon épaule et on se regarderait, tous les trois pas encore trois dans la porte de l'armoire. Je ferme les paupières, quand je rouvre mon regard le ventre est vide et j'ai faim d'enfants.

Femme 2 : - Je veux que l'on soit trois.

Femme 1 : - ...

Le Pôticha éditions : Le Pôticha est une maison d'édition pour le théâtre créée par Maëva Meunier et Romain Nicolas qui défend des œuvres puissantes et non-oppressives. Le principe c'est que les gens s'abonnent en début de saison et ensuite ils reçoivent tous les mois un texte de théâtre inédit et bref dans leur boîte aux lettres.

Catalogue de la saison 2021 :

La Bouche pleine de feu – Mathilde Soulheban

La Tête – Mathilde Segonds

Rapides et furieuses – Hélène Jacquel / Romain Nicolas

Canne à sel – Anooradha Rughunondo

Le Ventre la nuit – Isabelle Gaspar

Icitte et là – Maxime Brillon

La Tresse – Laurie Guin

La Sacoche et l'invaincue – Karima el Kharraze

Ma Famille est pire que l'équarrissage – Sophie Bazy

Le Catalogue de la saison à venir : est une surprise mais il y aura pour la première fois des autrices étrangères (Linda McLean)

Pour s'abonner, soit

sur hello asso : <https://www.helloasso.com/associations/le-poticha/adhesions/donner-un-coup-de-pate-au-poticha>

sur facebook : <https://www.facebook.com/lepotichaeditions/>

sur instagram : @lepoticha.editions